

## Le chapeau

Philippe Girard

Numéro 133, avril 2012

Pour Leonard Cohen

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66269ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

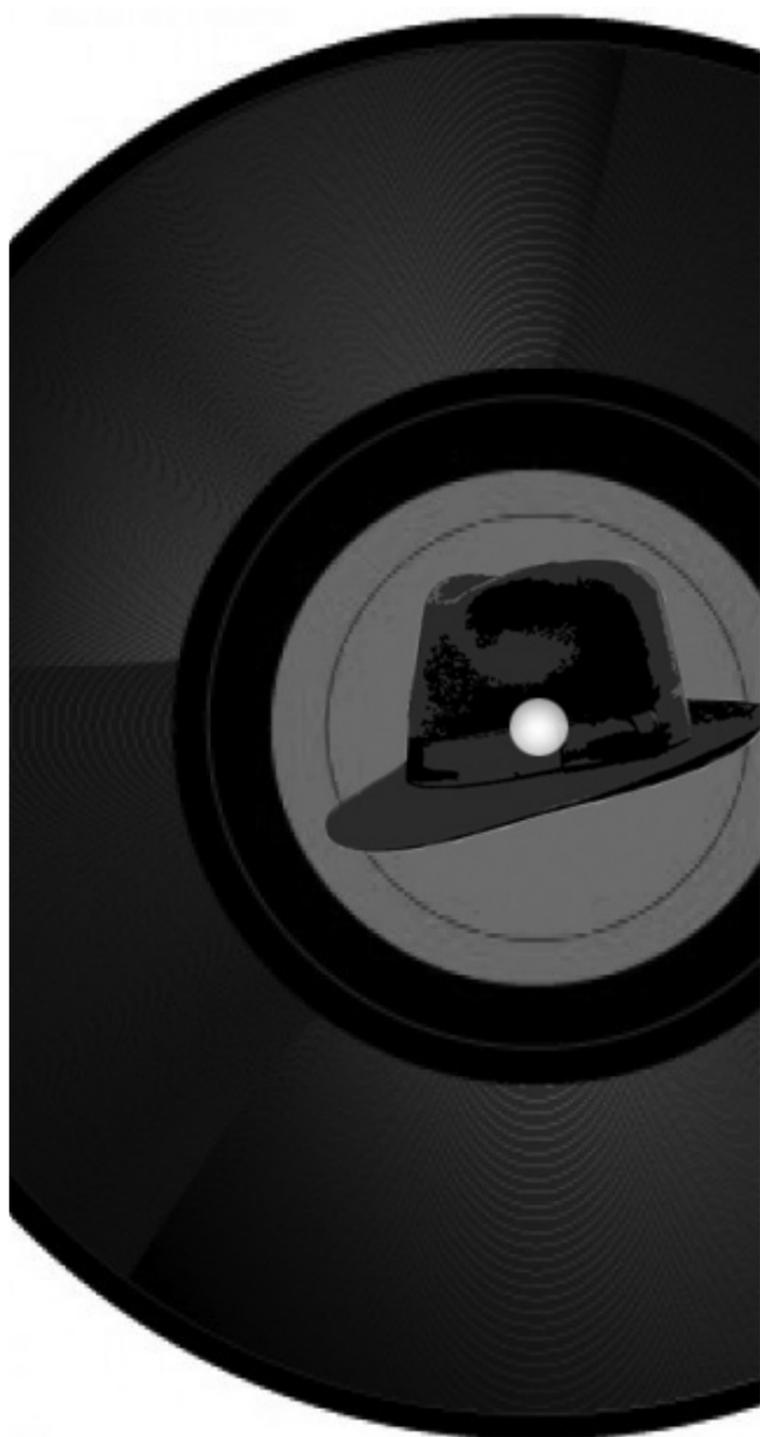
0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Girard, P. (2012). Le chapeau. *Moebius*, (133), 92–105.



## PHILIPPE GIRARD

### *Le chapeau*

J'ai besoin d'un nouveau chapeau, pensa L.C. en contemplant son reflet dans le miroir.

Celui qu'il avait sur la tête était résolument trop usé et trop vieux.

Comme moi, constata-t-il du même coup.

Les mots que sa mère lui répétait comme une rengaine lorsqu'il était petit revinrent à la surface de sa mémoire :

— L'élégance, ce sont les pieds, les mains et la tête, mon fils. Tu ne dois jamais l'oublier. Ceux qui prétendent le contraire ne sont que des chenapans.

Évidemment, elle ne disait pas chenapans, car elle parlait anglais. Mais L.C. aimait traduire les mots dans sa tête et passer d'une langue à l'autre. Ça lui donnait l'impression d'échanger un long baiser avec une jolie fille. *Rascals*, tel était le mot qu'elle employait. Et c'est à cela qu'il ressemblait avec son couvre-chef déformé, sa gueule pendante et sa silhouette de corbeau.

Avec vingt ans de moins, peut-être que...

Il inspira longuement et grimaça. Il avait beau se redresser, bomber le torse ou essayer de sourire, l'image que lui renvoyait la glace ne le satisfaisait qu'à demi. Pour les chaussures, ça pouvait aller. Il s'était toujours approvisionné chez les Italiens, ceux qui connaissent le tabac. Et en ce qui concerne les mains, on pouvait dire qu'elles avaient une assez belle allure si on faisait exception des taches brunes qui les parsemaient et des petites callosités qu'il avait développées au bout des doigts.

— À cause des cordes de guitare, murmura-t-il en les faisant tourner sous son nez aquilin.

Mais pour la tête, rien à faire. C'était celle d'un homme qui a déjà réglé ses comptes avec la vie. Lentement, ses yeux fatigués détaillèrent la touffe de fils argentés qui traversait son front. Auparavant, c'était une vague noire, effrayante comme la colère de Dieu. Désormais, ce n'était plus qu'une petite houle inoffensive, comme celle des hommes. À nouveau il soupira. Au rythme où fonctionnent les mécaniques anciennes, il enfila un veston, puis se dirigea vers la porte.

J'ai besoin d'un nouveau chapeau, répéta-t-il intérieurement.

Puis il sortit.

Dans le parc du Portugal, en face de chez lui, le soleil dardait les grands arbres de ses rayons colériques. La chaleur était écrasante. L.C. plissa les paupières et s'attarda un instant à l'odeur écoeurante de bitume qui flottait dans l'air. Aucun doute : si l'enfer existait, il devait ressembler à ce qu'il avait sous les yeux. Il en était à ces considérations lorsque les ronflements d'un moteur le tirèrent de ses réflexions. Agacé, il se retourna et vit passer un camion de livraison cabossé. Sur la portière, il était écrit « Pâtisserie de Paris ». En remarquant le nom de la Ville lumière, L.C. sentit son cœur se serrer. Après leur séparation, Rebecca, son ex-fiancée, avait trouvé refuge dans la capitale française. Depuis, ce souvenir lui pesait comme un sac de cailloux. Il pensa : Paris, comment a-t-on pu écrire autant de belles chansons sur une ville aussi grise ?

Il tourna la clef dans la serrure, vérifia que la porte était verrouillée. Puis il se lança sur le trottoir en direction de la rue Saint-Dominique. Le fait d'avoir pensé à son grand amour lui donnait envie de prendre la fuite.

Les meilleurs chapeaux de Montréal sont chez Apostolis, rue Mayor. C'est là que je dois aller.

Il calcula qu'en descendant l'avenue du Parc, il y serait en moins d'une heure. Autrefois, il connaissait un chapelier qui tenait boutique sur la rue Clark. C'était un juif de New York qui avait quitté les États-Unis dans les années cinquante pour venir s'établir ici avec sa femme d'origine canadienne-française. Un vrai personnage de roman. Quand un client franchissait la porte de son commerce, il s'avancait vers lui et le mettait en garde :

— Je n'aime pas les livres sur les juifs. Ni les films, d'ailleurs. Et ce n'est pas parce que je suis né américain que je connais le baseball. Alors si vous voulez discuter de choses et d'autres, je vous conseille le barbier de la rue Waverly. Il lit les journaux et il a l'habitude du *small talk*. Moi, je vends des chapeaux.

J'aurais dû écrire une chanson sur ce type, pensa L.C. en son for intérieur. On compose trop de chansons sur les femmes qu'on a aimées et pas assez sur les vendeurs de chapeaux.

Aujourd'hui, la boutique de la rue Clark n'existait plus. L'homme avait pris sa retraite vers la fin des années quatre-vingt et on n'avait plus jamais entendu parler de lui. Sans doute était-il mort. De nos jours, on ne vit guère après sa retraite. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle L.C. était sorti de la sienne et s'était remis à chanter.

Il s'arrêta à l'angle de la rue Rachel pour s'éponger le front. Une jeune fille qui parlait dans son téléphone portable le reconnut et lui sourit. Elle devait avoir dix-huit ou vingt ans. Il hocha la tête pour lui rendre la pareille et remit son mouchoir dans sa poche. Elle ressemblait à une Italienne de Pittsburgh qu'il avait rencontrée dans un bar en 1963. Marietta, qu'elle s'appelait. Un beau brin de femme qui ne se rasait pas sous les aisselles. Comme elle affectionnait les camisoles, dès qu'elle levait le bras pour commander à boire, une forêt vierge surgissait, propageant du même coup des effluves de bayou autour d'elle. Malgré tout, il l'avait beaucoup aimée. Jusqu'au jour où elle lui avait annoncé qu'elle le quittait pour un camionneur de Calgary qu'elle avait rencontré après un concert de Bob Dylan. « Il est fort et il me protège », avait-elle expliqué.

L.C. avait souffert de cette séparation mais pas assez pour en faire une chanson. Les femmes qui ne se rasent pas les aisselles sont de piètres muses. Il l'avait revue, trois mois plus tard, dans le parc La Fontaine, au bras de son amant protecteur. Un petit.

*Never trust a short guy.* C'était la dernière chose que son père lui avait dite avant de mourir. Il avait neuf ans et il s'en souvenait comme si c'était hier. Un des miracles de la vie quotidienne, c'est qu'il y a des jours où même un

vieil homme se rappelle les conseils de son défunt père. Quant à Marietta, il était passé devant elle en feignant de ne pas l'avoir vue, mais elle l'avait saisi par le poignet et avait dressé sa main bien haute pour lui montrer l'alliance qu'elle portait à l'annulaire, libérant aussitôt des effluves nauséabonds. L'amour est un châtiment pour les poètes. Voilà pourquoi il préférerait chanter la fin du monde.

Rue Rachel, le trafic se fit plus rare et L.C. put traverser. Il avança prudemment et bifurqua vers l'est. Quelques pâtés de maisons plus loin, il tourna à droite rue de l'Hôtel-de-Ville et regretta aussitôt de ne pas avoir emporté de quoi manger. Un moment, il songea à rebrousser chemin pour aller chercher un sandwich à la moutarde et au baloney chez Wilensky, à l'angle des rues Clark et Fairmount.

Comme dans le bon vieux temps, se rappela-t-il avec nostalgie.

C'était l'époque où il se levait à trois heures du matin pour écrire dans sa maison de la rue Vallières, celle où il habitait encore quand il était de passage à Montréal. Dans la pièce d'à côté, son ami Mort Rosengarten noircissait des tablettes de papier en préparation d'une nouvelle sculpture. Vers cinq heures, ils s'arrêtaient pour boire un café et manger un bagel sur la terrasse en regardant le jour se lever. Le soleil de ces jours-là était un ami, alors que celui d'aujourd'hui était un voyou. L.C. passa sa main sur son crâne bouillant. La différence, c'était le chapeau.

— *I guess it's tough to teach new tricks to an old dog*, maugréa-t-il en maudissant l'astre solaire.

Après en avoir soupesé le pour et le contre, L.C. jugea que le Mile End était à une distance insurmontable. Qui plus est, il commençait à avoir mal aux jambes. Ignorant la faim qui le tenaillait, il pressa le pas et se consola en pensant que sans son ami d'enfance, un pèlerinage chez Wilensky n'était plus qu'une vulgaire affaire de digestion. Surtout, il avait besoin d'un nouveau chapeau.

Avec ses grands arbres bien taillés et ses voitures de luxe alignées comme des sentinelles, la rue de l'Hôtel-de-Ville empestait le racisme ordinaire. Cela lui rappela la présence du parc Lahaie, caché derrière les maisons qui la bordaient à l'ouest. Deux ans auparavant, il y avait vu des

graffitis antisémites et, depuis, il évitait le secteur. Peut-être que ceux qui avaient écrit ces saloperies ne savaient pas ce qu'ils faisaient, mais l'expérience lui avait appris que trop souvent, les mots font plus mal que les intentions qu'ils sont supposés porter. On a beau être le chantre des désenchantements et de la fatalité, rester en vie est une prérogative essentielle pour faire valoir son génie musical et littéraire. Prudemment, il changea de trottoir.

Cela faisait maintenant près de trente minutes que L.C. avait quitté son domicile et plus il avançait, plus son objectif lui paraissait difficile à atteindre. Qui plus est, ses jambes et son dos le faisaient atrocement souffrir. Alors qu'il évaluait mentalement la distance qu'il lui restait à parcourir jusqu'à la rue Mayor – à peu près trois kilomètres – il eut une pensée pour son ami John, un adepte du jogging. Un jour, il lui avait demandé comment il réussissait à surmonter la douleur lorsqu'il courait. John avait répondu : « Je pense aux souffrances du Christ sur la croix. »

N'étant pas chrétien, L.C. s'efforça plutôt d'imaginer l'exode du peuple juif dans le désert. La force dramatique de la scène emplît immédiatement ses pensées. Se figurer la chaleur, la soif, la mort qui rôde, le désespoir et la peur, il ne pouvait que trop bien le faire. D'ailleurs, il l'avait fait toute sa vie.

J'ai un don naturel pour voir le mauvais côté des choses, songea-t-il.

Bien entendu, il savait cela depuis belle lurette, néanmoins force était de constater qu'en vieillissant, loin de s'émousser, cette aptitude s'était affinée.

À vingt ans, cela a fait de moi un visionnaire. Soixante ans plus tard, cela fait de moi un vieux grincheux.

Il y a des qualités qu'on préférerait ne pas avoir.

À l'angle de la rue Rachel, L.C. dut se rendre à l'évidence : il avait surestimé ses capacités. À ce rythme, il arriverait chez Apostolis à bord d'une ambulance. S'il voulait survivre à l'expédition, il lui fallait un siège, idéalement pourvu de roues et d'un chauffeur. Il plongea les mains dans ses poches et sortit l'argent qu'il avait en sa possession : vingt dollars. C'était trop peu pour un homme qui souhaite à la fois se pourvoir d'un couvre-chef et d'un moyen de transport.

À l'ombre d'un arbre, un escalier de fer se présenta à lui comme un havre. Il s'y rendit en gémissant. Une fois assis, il renversa la tête et se demanda pourquoi Dieu avait conçu le corps humain avec autant de muscles, sièges d'innombrables douleurs. Sans doute pour leur rappeler qu'être vivant, c'est partager son temps entre différents états de souffrance.

En évoquant le nom du Créateur, il oublia ses soucis. Même s'il employait parfois ce mot par inadvertance, il s'efforçait de le faire avec le plus grand respect. Car à ses yeux, l'alliance que le Tout-Puissant avait contractée avec Abraham et Moïse pour sauver les enfants d'Israël était sacrée. Pas seulement à cause de l'échéance de la mort qui approchait, cela ne l'effrayait guère, mais parce qu'en ces temps tumultueux, il était bon de faire partie du peuple des élus. En fait, il ne craignait pas de mourir à condition que ça se passe très vite. C'était là une preuve supplémentaire qu'il était devenu un vieillard. Quand on est jeune, on veut vivre longtemps; quand on est vieux, on souhaite mourir rapidement. Cette remarque le ramena brusquement à ses préoccupations du moment: *Damn. If only I had a car*, soupira-t-il de plus belle.

Une voiture... Il en avait déjà acheté une d'occasion à un concessionnaire du West Island au début des années quatre-vingt-dix. Une immense Cadillac beige qui devait peser dans les deux mille kilos et qui faisait presque cinq mètres de long. Elle avait cent-soixante-treize mille kilomètres au compteur et il avait réussi à l'avoir pour moins de deux mille dollars incluant l'air climatisé. Une aubaine. La valise était tellement grande qu'on aurait pu aisément y empiler une douzaine de cadavres et s'en servir comme d'une morgue ambulante. Malheureusement, comme il passait déjà le plus clair de son temps à Los Angeles, il ne s'en servait presque jamais. Il s'était résolu à la vendre en 1993 lorsque la femme de l'un de ses musiciens qui se disait voyante avait commencé à le mettre en garde contre le mauvais œil: «Débarrasse-toi de cette auto avant d'y laisser ta peau. J'y vois du sang partout!»

Lassé d'entendre ces sombres présages, il l'avait vendue pour une bouchée de pain à un étudiant de McGill qui

rédigait son mémoire de maîtrise sur lui. C'était un jeune homme du sud de l'Ontario qui avait beaucoup d'acné. Un pauvre type qui n'avait pas eu de chance dans la vie. À force de le recevoir pour le thé les jeudis après-midi, il s'était pris d'affection pour lui et avait consenti à lui céder son tas de ferraille contre une poignée de billets. Dix jours après la vente, il l'avait croisé à la poissonnerie Waldman's et celui-ci s'était vanté d'avoir revendu la voiture à un collectionneur pour presque dix mille dollars en arguant que c'était celle de L.C. Cela prouve que les escrocs cachent leurs véritables intentions derrière des visages de misère.

Le dernier propriétaire du véhicule fut un épicier portugais. Il s'en servait pour faire ses livraisons. Quelques mois après avoir pris possession de la bagnole, il avait percuté un camion à ordures alors qu'il transportait des boîtes de tomates. Le conducteur s'en était sorti indemne mais sa cargaison s'était écrasée dans le pare-brise sous la force de l'impact. Un vrai faux carnage.

L.C. inspira profondément. S'il avait eu plus de flair, il aurait vendu lui-même cette maudite voiture et il aurait dix briques de plus en poche. Ou plutôt, il aurait conservé la voiture pour se rendre chez Apostolis acheter un chapeau. Mieux, s'il avait encore la voiture, il n'aurait pas besoin de chapeau. Quelle poisse ! Le problème, c'est qu'il faisait trop confiance aux gens. Toute sa vie, il avait misé sur leur bonne foi. Aujourd'hui, il avait soixante-quinze ans, un soleil de plomb l'écrasait et il était fauché.

Un bruit dans son dos attira son attention. Quelqu'un descendait l'escalier au pied duquel il était assis. C'était un jeune homme à la peau basanée, vêtu d'un jean, d'une paire de sandales de cuir et coiffé d'un bandana multicolore. Il portait un sac de coton sur l'épaule :

— Salut man, lança-t-il.

Pour L.C., les relations avec le reste de l'humanité étaient source de malaise. Avec ses fans, ça pouvait encore aller. La plupart du temps, ils étaient polis et courtois et savouraient les quelques secondes d'intimité qui leur étaient accordées avec leur idole. Ce contact minimal satisfaisait les deux parties et chacun repartait de son côté. Mais lorsqu'il avait affaire à l'homme de la rue, facteur,

épicier, policier ou chauffeur de taxi, il éprouvait une sorte d'angoisse. À ses yeux, les préoccupations du commun des mortels étaient trop... matérielles. Dans 99% des cas, lorsque l'un d'entre eux engageait la conversation, c'était pour se lamenter sur l'état du frigo, de la tondeuse à gazon ou du four à micro-ondes. L.C. n'était propriétaire d'une machine à laver que depuis vingt-cinq ans, il ne possédait aucune mécanique conçue après 1979 et ignorait totalement comment manipuler un appareil plus complexe qu'un batteur à œufs. Par égard pour son interlocuteur, il hochait la tête et essayait de manifester toute l'empathie dont il était capable, mais dans son for intérieur il pensait : Si vous devez vraiment acheter une voiture, apprenez d'abord la mécanique.

Le garçon posa ses fesses sur la dernière marche et tendit la main. Il portait de nombreux bracelets autour du poignet et une énorme bague au pouce :

— Moi, c'est Ovidiu, mais tout le monde m'appelle Ovi.

— Enchanté.

— Méchante chaleur, hein ?

Le jeune homme sortit un pack de bières de son sac à dos et décapsula une canette :

— Quand je vous ai vu assis comme ça dans mon escalier, je me suis dit que ce n'était pas correct de vous laisser sécher au gros soleil. Vous voulez boire un coup ?

L.C. grimaça. Depuis 1994, l'année où il s'était initié au bouddhisme, il ne buvait presque plus d'alcool. La pratique du zen l'avait aussi aidé à rompre avec le LSD et les autres drogues. Il hésita un court instant puis empoigna la canette que lui tendait son voisin. Si le vin est le lait des vieillards, alors cette bière lui donnait à croire qu'il n'était peut-être pas aussi vieux qu'il le croyait. Il la porta lentement à ses lèvres.

— *Cheers*, dit-il de sa grosse voix suave.

Ovi porta lui aussi un toast :

— *Noroc!*

En entendant ce mot, L.C. haussa les sourcils :

— Roumain ?

L'autre tira un petit livret bleu de la poche arrière de son jean : son passeport.

— Canadien depuis la semaine dernière! Ça y est, j'ai été naturalisé!

— Vous êtes ici depuis longtemps?

— Quatre, cinq ans. Et vous?

— Une semaine.

— Vous étiez où avant?

— Dans un avion.

Ovi s'esclaffa:

— Vous êtes humoriste?

— Moine, ce qui est presque la même chose.

Voyant que la canette du vieil homme était déjà vide, Ovi en agrippa une autre et la lui tendit:

— *Light beer is better than lemonade!*

— Amen, répondit L.C. en buvant de plus belle.

Cette fois, il ne s'était pas fait prier pour accepter.

— Dites-moi, quel bon vent vous amène dans le secteur?

L.C. se toucha le crâne:

— Je me rendais sur la rue Mayor, au centre-ville, pour acheter un nouveau chapeau mais le soleil m'a forcé à prendre un break.

— Ah, chez Apostolis! Je les connais, ce sont les meilleurs! s'exclama Ovi, les yeux brillants.

De plus en plus curieux, il demanda encore:

— Vous y allez à pied? Vous n'avez pas de voiture?

L.C. s'essuya la bouche avec le revers de sa manche et expliqua posément:

— J'en avais une, autrefois. Mais un *rascal* me l'a volée.

À son tour, Ovi enleva la mousse qui coulait au coin de ses lèvres:

— Moi, j'ai une voiture. Je pourrais vous déposer.

En entendant ces paroles, L.C. se sentit comme un gamin à qui on offre des friandises:

— *Really?*

Ovi opina:

— Avec joie. Le seul problème, c'est que le réservoir est à sec et que je n'ai pas d'argent pour mettre de l'essence. J'ai investi tout mon fric dans ces bières!

Un peu éméché, L.C. fouilla dans ses poches et brandit ses vingt dollars:

— *Money begets money.*

Les billets changèrent de main et Ovi monta à son appartement. Il en revint dix minutes plus tard au bras d'une femme vêtue d'une robe légère. Elle devait avoir vingt-cinq ou vingt-six ans et portait de grosses lunettes fumées ainsi qu'un foulard qui retenait ses cheveux au sommet de son crâne.

— Je vous présente Julia.

L'effet de l'alcool le gagnait peu à peu, mais L.C. était suffisamment sobre pour remarquer les poils qui descendaient de chaque côté de son visage, créant presque l'illusion de favoris sur ses joues. Ayant jadis lui-même aimé une fille qui ne se rasait pas les aisselles, il se sentait mal placé pour porter un jugement sur les femmes à barbe. Il s'abstint de la dévisager trop longtemps et la salua en s'inclinant légèrement vers l'avant. Cette galanterie démodée la fit sourire.

Ovi les laissa au pied de l'escalier et remonta la rue en courant. Au bout de quelques minutes, le bruit d'un moteur qui démarre se fit entendre et une vieille Renault 5 verte vint se garer devant eux. En la voyant, L.C. se raidit. Il n'en croyait pas ses yeux ! De toutes les marques de voitures disponibles en Amérique du Nord, pourquoi fallait-il qu'il tombe sur le seul modèle français encore en état de marche ? Pendant une fraction de seconde, il se demanda si Dieu ne lui faisait pas une mauvaise blague.

Quand j'ai chanté qu'on m'avait condamné à vingt ans d'ennui, j'aurais dû ajouter que ma cellule était à Bordeaux, maugréa-t-il.

Puis, de sa grosse voix chaude, il lança à Ovi :

— Vous m'aviez parlé d'une voiture. Je m'attendais à quelque chose de plus viril, comme une Lincoln par exemple.

— Ça, c'est bon pour les corbillards. Avec celle-ci, j'ai la vie devant moi !

Rassurante, Julia glissa son bras sous celui de L.C. et l'invita à monter dans l'auto. Surpris par ce contact inattendu, il inspira profondément et dit :

— Si ma mère me voyait, elle lancerait du sel par-dessus son épaule !

Puis, il grimpa à contrecœur dans le minuscule habitacle.

— J'espère que mon cercueil sera plus confortable, ronchonna-t-il.

En entendant sa remarque, Julia pouffa de rire :

— Il est chou ton ami.

Elle avait prononcé ces paroles en lançant un coup d'œil à L.C. par-dessus la monture de ses lunettes et, l'espace d'une seconde, elle avait rougi. Aussitôt, il comprit pourquoi Ovi l'aimait. Cette fille était une étoile, un soleil, une supernova, une chandelle qui danse devant une fenêtre au cœur de la nuit. Il se dit que s'il avait eu cinquante ans de moins, lui aussi aurait craqué pour son sourire. Peut-être aurait-il même écrit un poème en son honneur. Elle l'aurait trouvé spirituel, profond, ténébreux, irrésistible quoi.

L.C. ferma les yeux et se massa les tempes : Quand un fossile dans mon genre aime une jeune femme, on dit qu'il a perdu la tête. Pourtant ma tête me répète de ne pas écouter ce que dit mon cœur.

Trop peu, trop tard. Il était fou de Julia.

Plus que jamais, il regrettait d'être un vieil imbécile à qui l'on offre quelques canettes de bière dans l'espoir d'avoir un peu d'argent pour remplir le réservoir d'essence. Cette constatation le fit souffrir davantage et, intérieurement, il maudit l'été, la chaleur et l'alcool qu'il avait ingurgité. Il détestait être un vieillard naïf qui fait confiance aux inconnus. S'il était resté chez lui, il ne serait pas en train de souffrir parce qu'une fille lui avait souri.

Tout ça parce que j'ai besoin d'un nouveau chapeau ! pesta-t-il.

Un léger soubresaut le tira de ses réflexions. La Renault s'était mise en marche et filait rue Sherbrooke en direction de la station-service du boulevard Saint-Laurent. La chaleur torride avait probablement convaincu un grand nombre d'automobilistes de rester chez eux car ils y furent en moins de trois minutes. Dès qu'il se fut garé devant la pompe, Ovi sortit faire le plein. L.C. inspira et observa discrètement Julia qui lui tournait le dos sur le siège avant. Sa nuque ressemblait à une branche de céleri. Il avait envie de la croquer.

Je n'aurais jamais dû boire ces bières, pensa-t-il. Cette nana me fait perdre les pédales.

— Ça va mon chou ? demanda-t-elle en devinant qu'il l'observait.

— *Everything is fine, darling. Just take me to the church on time.*

Elle lui sourit à pleines dents et murmura :

— J'aime quand vous me parlez en anglais. Ça me force à traduire les mots dans ma tête et j'ai l'impression d'échanger un long baiser avec un beau garçon.

Elle l'avait touché en plein cœur. Il sentait son âme le quitter par chacun des pores de sa peau. Sur ces entre-faites, Ovi revint prendre sa place derrière le volant. Il lança un clin d'œil à son passager :

— Autrefois, des tas de femmes ont dû craquer pour cette voix, pas vrai ?

L.C. avala sa salive et répliqua :

— Pas seulement dans ce temps-là.

Julia éclata de rire et rougit de plus belle. Vraiment, elle était irrésistible. D'un coup de volant, Ovi engagea la Renault sur Saint-Laurent et fila vers l'ouest. Quelques pâtés de maisons plus loin, il tourna à gauche sur la rue Bleury, puis à droite sur la rue Mayor. Le magasin Apostolis était là, à quelques mètres.

— Et voilà, vous êtes arrivé, lança le chauffeur enthousiaste.

L.C. détacha sa ceinture et sortit de l'auto. L'idée de quitter Julia lui brisait le cœur. Ils avaient encore tant de silences à partager.

Une fois sur le trottoir, il voulut se pencher pour remercier Ovi mais se souvint que c'était lui qui avait payé la course.

— *So long*, bredouilla-t-il sans conviction.

Ensuite, il baissa le regard en direction de Julia et murmura :

— *I loved you when our love was blessed and I love you now there's nothing left but sorrow and a sense of overtime.*

Muette, elle l'avait dévisagé sans chercher à l'interrompre ou à éviter son regard. Il savait que dans sa tête, elle échangeait un long baiser avec un beau garçon. Peut-être était-ce lui. Cette perspective lui fit l'effet d'un coup de poignard en pleine poitrine. La possibilité d'un baiser : voilà tout ce qu'il avait gagné. Quelle tristesse ! Au

crépuscule de l'existence, l'amour reste une activité féroce, même pour le peuple des élus.

Tenu à l'écart, Ovi coupa court :

— Hé! Vous n'êtes pas en train de draguer ma petite amie par hasard?

L.C. fit mine de n'avoir rien entendu. Les mots avaient été plus forts que sa volonté, sa douleur avait parlé. Il savait que dorénavant Montréal irait rejoindre Paris dans la liste des villes qui lui donnent le cafard.

Le bruit de l'embrayage se fit entendre et L.C. recula d'un pas. Instantanément, la Renault démarra. Avant qu'elle ne disparaisse au bout de la rue, il eut le temps de voir une dernière fois le visage de Julia à travers la fenêtre. Lorsqu'elle eut complètement disparu, il poussa la porte du magasin Apostolis et entra. Des larmes coulaient au coin de ses yeux. En le voyant marcher vers la caisse, le vendeur lui demanda :

— Avez-vous besoin d'un mouchoir?

L.C. balança la tête de gauche à droite et rétorqua :

— Non, j'ai besoin d'un nouveau chapeau.